

une activité extraordinaire; ses petits projectiles bondissent de tous côtés. Nos communications avec les troupes qui défendent San-Balthazar sont presque impossibles au travers de ce jeu de boules malfaisantes.

Par deux fois, je fus envoyé porter des ordres; je dus descendre du plateau presque en courant; dans certaines zones particulièrement dangereuses et impraticables je fus entouré d'éclats d'obus. Une de ces courses avait pour objet de porter aux compagnies de chasseurs, qui se tenaient en réserve massées derrière une bâtisse, l'ordre de se coucher à plat ventre, car chaque boulet y pouvait emporter plusieurs hommes à la fois; c'est ce qui se produisit au moment où j'arrivais : sous mes yeux, un boulet ayant passé au travers d'un mur tua deux hommes et en blessa deux autres. En retournant auprès du général, je crus ne jamais arriver à destination, je dus parfois m'arrêter pour laisser passer ou éclater des projectiles qui, roulant en bondissant sur le sol, me barraient le passage. Du reste, mes camarades qui firent, à leur tour, ce petit voyage.... d'agrément (?), m'offrirent le même spectacle pittoresque, pour la galerie ! Il est incroyable qu'il n'en soit pas resté quelqu'un en route.

Enfin, au bout d'une heure, l'artillerie ennemie très vigoureusement combattue fut obligée de rentrer dans la place; mais le feu des forts redoubla.

Pendant que cette attaque violente était menée contre le village, l'ennemi tentait un mouvement tournant sur notre droite, en nous débordant par une forte colonne; mais une compagnie de zouaves, travailleurs de tranchée, se tenant embusquée, la laissa approcher sans se laisser découvrir et l'arrêta par un feu à bout portant.

Le général renforça la défense de San-Balthazar et, à l'approche de la nuit, l'ennemi se retirait complètement. C'était ce qu'on peut appeler une jolie sortie. Après avoir donné ses instructions pour le cas d'une nouvelle contre-attaque, nous revînmes à pied à 8 heures du soir, faisant rentrer successivement les troupes.

Une assez bonne nouvelle nous attendait au retour. La veille, le général Brincourt était parti pour Atlisco, ville assez importante, à une vingtaine de kilomètres vers le Sud-Ouest, avec un convoi pour rapporter des grains; mais, en arrivant à destination, il fut arrêté par une partie des troupes de Comonfort. Le général allécha l'ennemi en ne lui opposant que la cavalerie mexicaine de la Pena; puis, quand il l'eut à portée, il l'attaqua avec sa colonne française. Le combat fut très brillant; nos Mexicains, leur chef surtout, furent très vigoureux et perdirent 47 hommes. Nous avons eu 10 chasseurs d'Afrique et quelques zouaves hors de combat. Quant à l'ennemi, il a laissé sur le terrain 300 morts, 200 prisonniers, un grand nombre de blessés et une quantité considérable d'armes. C'était une belle affaire qui nous ouvrait les portes d'Atlisco et celle de ses greniers, ce qui était plus important.

Cependant la guerre de cadres a repris son cours, car le lendemain, 16 avril, on est informé que, le jour même, le général Douay doit attaquer un cadre, et qu'il serait utile que, de notre côté, nous fassions une diversion. Aussitôt le général va lui-même à pied, donner les ordres nécessaires pour appuyer l'attaque faite en ville.

Aux petits faits divers, il faut classer notamment une mesure que prend le général, insignifiante en apparence mais qui aura bientôt son importance. Les attaques contre Totimehuacan n'ayant plus lieu, le général de division renvoie à Molino de Guadalupe le colonel Aymard et le 62<sup>e</sup>.

Dans la journée arrive de Vera-Cruz un immense convoi portant des munitions de toutes sortes, surtout d'artillerie. Cette procession interminable de voitures et de mulets de bât défile devant le quartier général durant plus de 3 heures.

Arrive l'heure de l'attaque de cadre, annoncée par une fusillade ardente que nous appuyons de notre côté. Nos embuscades avancées, occupées par nos zouaves, tirent avec une adresse remarquable dans les embrasures des forts où ils démontent un grand nombre d'artilleurs et paralysent

en partie le feu des forts de Carmen et de Morelos. Nous apprenons enfin que l'attaque a réussi et que nous occupons un cadre qui, par sa disposition, a pour nous une grande importance, car il forme l'angle de la ville, derrière le fortin de Morelos, donnant sur les terrains de nos attaques contre Carmen. Cela va permettre d'ouvrir une communication directe entre les attaques de droite et celles de gauche et donner le moyen de se rendre, à l'abri des feux de la place, d'Amatlan au Pénitencier. Dès la nuit même on commença ce travail urgent.

Le lendemain, 17, dès l'aurore, nous étions déjà en route. Cette fois c'est à Molino de Guadalupe que le général va porter son impulsion irrésistible. Il se propose d'avancer sa ligne de ce côté par la construction d'ouvrages isolés qui resserreront encore la place, et seront un acheminement vers une communication reliant El Molino avec ses postes de San-Balthazar. Je vois bien qu'au fond de sa pensée il n'a pas renoncé à son projet contre le fort de Totimehuacan et qu'il est convaincu qu'on y reviendra. Il travaille en conséquence. C'est même dans cet ordre d'idées qu'il a renvoyé de ce côté le 62<sup>e</sup> et le colonel Aymard.

A notre retour à Mazatlan, dans la journée, se produit non pas un modeste fait divers, mais un gros événement ! On annonce l'arrivée du général en chef. Je revêts à la hâte une tenue d'étiquette et vais au devant de lui. Il est accompagné de nombreux officiers et d'une escorte imposante. Pendant la visite, nos camarades de la grande maison examinent notre installation et notre petite chambre bien rangée et fleurie; ils envient notre confort relatif, mais nous n'y sommes que pour dormir par intermittence et ils envieraient assurément moins les courses folles qui nous en tiennent éloignés et les promenades nocturnes surtout.

Après un quart d'heure d'entretien, le général en chef, tout le monde et moi, remontons à cheval pour aller au Mayorazgo faire visite au ministre de France. En mettant pied à terre, le général Forey m'adresse quelques paroles

aimables et flatteuses, me parlant avec affection de la mémoire de mon père. Touché et reconnaissant de cette attention gracieuse et spontanée, je le remerciai avec sincérité.

La visite terminée, on remonte à cheval et le général Bazaine s'efforce de faire comprendre au général en chef l'importance de San-Balthazar, surtout de l'ouvrage qu'il a fait construire et qui a été un puissant auxiliaire pour repousser la sortie vigoureuse de l'avant-veille. Le général insiste pour que le général Forey visite cette position d'où la vue de la ville et des forts est des plus intéressantes. Son Excellence paraît peu disposée à sortir de ses habitudes et objecte mille raisons pour retourner au Cerro San-Juan; mais Bazaine met tant d'insistance qu'il finit par céder. Alors on me donne l'ordre de marcher en avant pour diriger le grand chef par le chemin le plus défilé des feux et mettre pied à terre quand cela deviendra nécessaire. Je me mets en route, et arrivé au-dessous du mamelon où se trouve la petite batterie de la Teja, je déclare qu'il est prudent de mettre pied à terre, car, plus loin, le groupe de cavaliers que nous formons, nous attirerait certainement une volée de coups de canon; nous continuons ensuite à pied et nous parvenons au village en suivant le rudiment de tranchée qui a été fait pour arriver jusqu'à l'église; cette communication est une plaisanterie car c'est à peine si les pieds sont défilés; aussi, le général Forey en manifeste son étonnement. Nous arrivons cependant au redan et, au bout d'un instant, le général Bazaine montant sur la plate-forme de la barbette pour montrer les abords des forts, le général Forey est obligé d'y monter aussi... Moi, je reste derrière à quelques pas, et j'observe, malicieusement, je l'avoue.

Ces messieurs étaient complètement découverts jusqu'aux genoux et comme on est certain de recevoir des boulets dès qu'on montre seulement la tête, j'étais convaincu que nous ne tarderions pas à être salués par la place. On avait mis deux factionnaires en observation pour veiller : l'un Carmen, l'autre Totimehuacan. Moi, je regardais Carmen avec im-

patience. Quand, tout à coup, un nuage de fumée blanche jaillit d'une embrasure et le cri de : « Gare Carmen », poussé par le factionnaire, disparaît dans le ronflement sauvage d'un boulet de 24 déchirant l'air. Le général Bazaine, habitué à ce murmure, ne bouge pas et tourne du côté de Carmen son visage calme et tranquille. Quant à son voisin, qui n'est pas encore réacclimaté à ces sortes d'impressions, il esquisse un geste quelque peu inquiet et nerveux.

Le projectile passe rapide à quelques pouces au-dessus de nos têtes et va s'enfouir dans le sol, en arrière. Le général Forey se relève et descend de la plate-forme en disant, gaiement du reste : « Oui, cet ouvrage est bien placé; on voit très bien la ville d'ici. » Nous quittons ce redan trop bien placé, puis nous reprenons le chemin d'Amatlan, et le général en chef celui du Cerro Son-Juan.

Le 18 avril, on vit arriver avec satisfaction un convoi venant d'Orizaba escorté par dix-huit compagnies de différents corps qu'on avait laissées dans les garnisons en arrière et qui viennent d'être remplacées par deux régiments venus de France : le 7<sup>e</sup> de ligne et la légion étrangère, qui allaient occuper toute notre ligne d'opération et garder les Terres Chaudes. Ce renfort qui, pour notre division, était de dix compagnies, nous était précieux, car nos hommes étaient obligés de se multiplier pour faire face à tout.

Le lendemain, à midi, le général Douay doit attaquer un nouveau cadre et nous devons appuyer l'opération. Afin d'avoir plus de feu sur les points à attaquer, le général se rend lui-même à la nuit en avant de nos positions d'Amatlan pour chercher un emplacement convenable aux canons. Il découvre une chaussée servant de digue à une mare desséchée d'où on a des vues sur Carmen et le cadre menacé. Il fait aussitôt commencer les travaux pour l'établissement de deux pièces qui devront être en position avant le jour.

Le lendemain, dès 5 heures, nous revenons; mais la terre remuée décèle au fort Carmen la position de la batterie, aussi

dès les premiers rayons du soleil celui-ci ouvre le feu. Tous les coups portent, et un coup d'embrasure enlève deux têtes qui roulent à nos pieds. Aussitôt le général ordonne de retirer la pièce et de l'abriter derrière le parapet. Il défend de la remettre en batterie; on ne tirera qu'avec l'autre dirigée contre les attaques. Peu après, Carmen cessa le feu.

Revenus au camp pour assister à la messe, nous apprenons que les Mexicains commencent à devenir audacieux. En effet, pendant la nuit, le général Douay avait voulu établir lui aussi une batterie puissante pour contrebattre Carmen, mais l'ennemi a empêché de l'armer. Il est même venu avec une hardiesse extraordinaire détruire ce que faisaient nos travailleurs; il est aussi parvenu à incendier nos gabions avec des torches goudronnées. Du reste, quelques nuits auparavant, dans la ville, il avait mis le feu aux portes de cadres occupés par nous, le général Douay a dû renoncer à cette batterie. L'attaque aura lieu néanmoins, mais à 2 heures seulement.

Effectivement, à l'heure dite, une canonnade formidable commence de tous côtés; c'est un bouleversement général de l'atmosphère; c'est une conversation où tout le monde parle à la fois, et la fusillade s'engage bientôt en ville où la zone des attaques disparaît dans un nuage de poussière et de fumée. Cette lutte bruyante dure près de trois heures. Enfin, vers 5 heures et demie tout rentre à peu près dans le calme et le général envoie un officier auprès du général Douay pour connaître les résultats. Ils étaient plus satisfaisants encore qu'on avait pu le désirer, bien que la lutte ait été très vive.

La colonne d'attaque était composée d'un bataillon du 3<sup>e</sup> zouaves en première ligne, soutenu par le 18<sup>e</sup> bataillon de chasseurs; le tout sous le commandement du colonel Mangin; le général Douay dirigeant en personne toute l'opération. Dès le commencement de l'ouverture du feu et quand on eut démasqué nos batteries dans le cadre que nous occupions, les Mexicains jouèrent de la musique et nous accablèrent

d'injures. Ils continuèrent ce grossier vacarme pendant tout le temps que notre artillerie mit à faire brèche dans les murs du cadre d'attaque. Puis toute cette ignoble forfanterie cessa tout à coup; nos zouaves exaspérés se jetèrent sur les défenses ennemies sans tirer un coup de carabine et renversant tout à la baïonnette. A peine entrés dans le cadre 29, ils se trouvèrent arrêtés par un énorme fossé de 3 mètres; mais vigoureusement secondés par les chasseurs du 18<sup>e</sup>, ils enjambèrent, pour ainsi dire, cet obstacle et tout ce qui était derrière fut écharpé. Bientôt les Mexicains, terrifiés par cette furia irrésistible, lâchèrent pied, car tout ce qui résistait tombait, et nos hommes n'eurent plus qu'à poursuivre des fuyards affolés dans le labyrinthe de maisons, de cours, de jardins coupés de barricades qui composaient les cadres attaqués. Cette poursuite fut tellement ardente que des Mexicains énergiquement pressés, disparurent subitement dans un souterrain qui communiquait avec le cadre voisin; nos zouaves se lancèrent eux aussi dans l'inconnu de ce souterrain, parvinrent ainsi dans le nouveau cadre et s'en emparèrent également. La débâcle des Mexicains était telle, que plusieurs de ces malheureux fuyant devant nos hommes exaltés, sautaient par les balcons et étaient tirés au vol. La panique était folle, et si on avait pu prévoir un pareil résultat et qu'on eût eu beaucoup de troupes sous la main, on aurait pu, du coup, enlever une partie de la ville.

En somme, plus de 500 morts ou blessés remplissaient le cadre 29 et nous avons gardé 300 prisonniers; c'étaient les veinards ceux-là! Quant à nos pertes, elles n'étaient que de 50 hommes hors de combat; mais le capitaine de Gallifet, ce valeureux aide-major de tranchée, était blessé, mortellement disait-on, ayant reçu un éclat d'obus dans le ventre, au moment où le général Douay lançait nos colonnes. Heureusement le diagnostic se trompait.

Les résultats de ce brillant combat étaient excellents, car les deux cadres enlevés avaient une grande importance,

nous mettant ainsi immédiatement en présence du redoutable couvent de Santa-Ynes et sur deux de ses faces. Hélas! le triomphe que vient de conquérir la guerre de cadres est son « chant du cygne », car elle va mourir dans ce sinistre Santa-Ynes!

Le 21 avril, dès le matin, un vaste incendie éclate en ville; la partie environnant San-Marco disparaît dans un tourbillon de flammes et dans des nuages de fumée. On ne sait si ce sont nos bombes qui ont mis le feu, ou bien les Mexicains? Cette dernière hypothèse paraît vraisemblable, car ce sont les cadres qui nous séparent du couvent de Santa-Ynes qui brûlent. Il est probable que des considérations tactiques, logiques du reste, ont déterminé, dans la nuit, le conseil de guerre, qu'on nous annonce avoir été tenu dans Puebla, à détruire ces cadres de façon que nous ne puissions pas nous y établir pour occuper ensuite le cadre qui déborde le gros massif du couvent, comme nous venons de prendre celui qui le déborde de l'autre côté; car, en continuant ainsi à cheminer, nous parviendrions promptement à l'envelopper entièrement. L'ennemi met ainsi, dans un monceau de ruines incandescentes, une barrière presque infranchissable à nos cheminements autour de cette forteresse de circonstance, qui est un des principaux points d'appui de leur résistance. Ces destructions sont donc plutôt défavorables pour nous. Et on peut les qualifier d'*incendies tactiques* parfaitement raisonnés et non pas d'actes de vandalisme. Malheureusement le général Douay ne paraît pas l'avoir compris en persistant à attaquer directement le couvent de Santa-Ynes.

En effet, le soir même, cet officier général informe le général Bazaine que, le surlendemain, il se propose d'attaquer le couvent fortifié de Santa-Ynes et qu'il le prie de faire diversion de son côté. Il va tomber dans le piège tendu par les Mexicains qui, en brûlant deux cadres, ont voulu le forcer à attaquer le taureau par les cornes.

Dès le lendemain matin, le général va reconnaître l'emplacement d'une batterie pouvant appuyer l'attaque et arrête

son choix sur un endroit propice au point de vue offensif de son feu mais qui a le défaut d'être trop près du fort de Carmen, 700 mètres seulement; les parapets ne résisteraient pas aux boulets de ses gros canons. Alors on décide qu'on fera une batterie rasante enterrée et qu'elle sera terminée avant le jour. Nous allons ensuite à Huejotitlan, en avant de San-Balthazar, où on avait occupé la Garita (bâtiment de l'octroi), à 700 mètres de Totimehuacan. Cette position était si importante que quelques heures après son occupation, la place faisait une sortie pour nous en chasser et était repoussée par nos chasseurs à pied. Le général ordonna encore de retrancher fortement ce poste important.

Pendant notre excursion, nous assistons, de loin il est vrai, à une autre sortie faite résolument contre El Molino de Guadalupe où le général a aussi fait établir une batterie fort gênante pour la place.

Nous gagnons enfin San-Balthazar où le général va faire encore un bond en avant en occupant un moulin sur le *Rio San-Francisco*.

Dans la journée, l'ennemi voyant qu'il ne peut reprendre nos positions avancées, s'acharne à les démolir pour en chasser nos hommes. Alors le général m'envoie porter de nouveaux ordres à nos postes et leur dire qu'il ne veut pas qu'on cède un pouce de terrain. Il les fait renforcer et prescrit des travaux de défense.

Dans ces petites opérations successives, brusques et hardies, on discerne une tactique très habile dans laquelle excelle le général Bazaine, tactique qu'il poursuit avec une persévérance et une énergie remarquables pour resserrer petit à petit le demi-cercle enveloppant la place. Ce travail quotidien lui rendra d'immenses services alors que l'on se décidera à reprendre les attaques de droite; dans ces conditions, la moitié de son siège sera fait. Tandis que si, pour obtenir tous ces résultats partiels, on avait attendu l'abandon des attaques de quadres, la garnison, libérée de ce côté,

aurait concentré tous ses efforts contre nos approches et nous aurions subi des pertes considérables.

Du reste, il faut reconnaître aussi qu'il a à lutter contre un adversaire également actif et énergique.

Le lendemain, 24 avril, après une journée tranquille, nous commençons à dîner, vers 7 heures, quand deux explosions épouvantables ébranlent toute la maison, puis une fusillade et une canonnade infernales éclatent en ville. Nous achevons de dîner en un instant et nous montons sur la terrasse. La ville étincelle de mille feux. Nous ne pouvons rien comprendre à ce qui se passe puisque l'attaque ne doit avoir lieu que le lendemain, et cependant la lutte que nous voyons est bien du côté de Santa-Ynes. Le général lui-même ne peut réprimer une certaine inquiétude, et pour comble d'émotions, un imbécile de sergent du génie qui arrive de la garita d'Amatlan, vient raconter que les Mexicains sont entrés dans Morelos et envahissent la communication se dirigeant de notre côté. Aussitôt nous saisissons sabres et revolvers et nous partons en courant. Je me précipite à travers champs à la recherche des deux seules compagnies de zouaves qui nous restent au camp; un autre officier court chercher les turcos, et nous allons à la garita d'Amatlan; mais là, nous trouvons tout dans le plus grand calme; rien de ce qui a été raconté n'est vrai, et les zouaves qui occupent ce poste regardent tranquilles le feu d'artifice qui illumine la ville. Cependant nous apprenons, par des rumeurs venant de Morelos, que nos mines étant contre-minées il a fallu les faire partir. Les explosions ont été foudroyantes; les Mexicains ont eu une telle panique qu'ils ont tiré de tous côtés, comme des fous et sur eux-mêmes. Quant à nous, nous ne répondons pas. Le général se rend alors à Morelos, mais nous faisons ce trajet dans l'eau et dans la boue jusqu'aux genoux, car l'orage de la journée a complètement inondé les tranchées. Vers 11 heures, la place rentre dans son sang-froid et le feu insensé qu'elle faisait se calme presque complètement. Nous espérons que le général Douay a profité de

l'explosion de ses mines et exploité la terreur qu'elle a produite, pour lancer sur Santa-Ynes tout ce qu'il a de troupes dans les cadres. A sa place, le général Bazaine l'aurait fait sans hésitation. Mais bientôt nous sommes désillusionnés en recevant l'avis suivant :

« Mon cher général,

« Le général Douay m'informe que les deux fourneaux de mine sont partis et ont produit un plein effet. On a été obligé de mettre le feu au second fourneau, parce que l'eau qui envahissait les galeries, menaçait d'avarier les poudres.

« L'ennemi a ouvert un feu vif de mousqueterie à la suite de l'explosion des fourneaux de mine.

« Les tranchées sont un peu inondées par suite de l'orage de ce soir. Le général Douay me fait connaître qu'il modifiera peut-être un peu les conditions de l'attaque et que, par suite, il y aura probablement un petit retard.

« Dans tous les cas, l'attaque se fera demain matin aussitôt que possible. Je vous prie de faire ouvrir le feu de votre côté dès que vous entendrez le signal de l'ouverture du feu du côté du général Douay.

« S'il y a lieu, je vous enverrai un nouvel avis. »

« FOREY. »

On n'a pas idée d'une pareille placidité, d'une aussi coupable indifférence en présence d'une situation aussi grave ! Je le répète, Bazaine, à la place de Forey, et Pélissier encore mieux, serait accouru de son Cerro, emmenant toutes les troupes qu'il aurait pu recueillir; il aurait lancé tout, et le général Douay avec, à l'envahissement de Santa-Ynes dont la porte était ouverte et peut-être de la ville elle-même. A ce moment où la garnison était en proie à une folle panique, tout était possible avec de l'audace et de l'à-propos. L'attaque devait réussir et les conditions favorables dépassaient toutes les espérances qu'avait pu concevoir le général Douay; car, outre que les défenseurs avaient perdu la tête, ils n'étaient, en outre, pas disposés, pas mis au point pour

résister à une attaque qu'ils attendaient pour le lendemain seulement. En tout cas, il était évident que si une attaque ne devait pas réussir, celle du lendemain réussirait encore moins; car pendant toute la nuit, les Mexicains, assurés par l'explosion qu'elle s'imposait à nous pour le matin suivant, prirent leurs précautions et accumulèrent sur le point vulnérable tous les moyens de résistance dont disposait la place.

Comment le général Douay n'a-t-il pas compris, aperçu l'évidence qui s'imposait? On avait commis une faute irréparable en ne profitant pas de la plus favorable des occasions, car on ne la retrouverait plus. On en commit une plus grave encore en attaquant, quinze heures après, alors que l'ennemi avait eu le temps de grouper toutes les forces matérielles, de retremper les énergies, exalter le moral, tendre enfin tous les ressorts.

Tout au moins, le général Douay aurait-il dû, en présence de la situation imprévue qu'avaient produite les explosions, convoquer immédiatement un conseil de guerre qui aurait assurément décidé d'attaquer.

En tout cas, c'est avec un profond regret et un sinistre pressentiment que le général Bazaine reçut le message du général en chef.

Au point du jour, nous sommes sur pied et anxieux, nos batteries sont armées, toutes les troupes sont consignées dans leurs camps et prêtes à prendre les armes, car, pendant la nuit, nous avons écrit à Molino de Guadalupe et à Amalucan, aux colonels Aymard et Jollivet, ce qui venait de se passer et ce qui aurait lieu le lendemain.

Nous attendons le signal de l'attaque, devant rester spectateurs passifs de la partie sérieuse qui va s'engager.

Dès 4 heures du matin, le feu commence en ville, la place tire de toutes parts; mais nous ne commençons que vers 5 heures et demie. Le feu d'artillerie est considérable des deux côtés; pourtant, dans les cadres, celui de l'ennemi paraît bien supérieur au nôtre. A 8 heures, éclate une fu-